György Békeffi. Fragments d'une vie, œuvre sans traces

Veronika Köver

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/707>
DOI : 10.4000/cmc.707
ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008
Pagination : 163-173
ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Veronika Köver, « György Békeffi. Fragments d'une vie, œuvre sans traces », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 01 février 2020, consulté le 16 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/707> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.707>

György Békeffi
Fragments d'une vie, œuvre sans traces

Veronika Köver

À Bruxelles en 2007, rue Antoine Depage, un déménagement libère, parmi les détritux, un dessin. Ce croquis est signé : « Békeffi – Malines, Janvier 1944 ».

La combinaison de cette date et de ce lieu ne peut que poser question : quel est cet homme qui esquisse un portrait dans ce que l'on nommait alors un « camp de rassemblement » ? Qui est celui dont un des derniers actes – ainsi que cela apparaîtra – est d'illuminer le visage d'un autre ? Le dessin et cette question constituent le point de départ, pour le moins ténu, de cette recherche. On en livre ici les quelques résultats, les quelques fils fragiles qui, noués ensemble, indiquent ce qu'il est possible de savoir de la vie de cet inconnu, un Juif hongrois non dénué d'ambitions artistiques, passé par la Belgique, et dont les traces se perdent vers l'Allemagne, en 1944.

Les archives communales de Saint-Gilles et de Schaerbeek permettent de reconstituer, à gros traits, la biographie de Békeffi et de ses proches. Elles renseignent plus particulièrement sur leur vie en Belgique¹. György Békeffi voit le jour le 11 novembre 1901 à Szeged en Hongrie. Son père, Lázár Gyula Békeffi (Szeged, 1859 – Budapest, 1918), est employé du chemin de fer, et sa mère, Vilma, née Rosenberg (Alsolendva, 27 mai 1870 – ?), est femme au foyer. Le frère cadet Péter (dit Pierre, Szeged, 12 avril 1904 – déporté à Bergen-Belsen) et la sœur aînée Margit (dite Marguerite, Szeged, 28 mars 1898 – ?) émigrent en Belgique au printemps 1930 – cette dernière avec de faux-papiers –, et leur mère Vilma les rejoint en novembre de la même année. Depuis le décès de son mari, Vilma Békeffi reçoit une pension des chemins de fer d'environ 800 francs. Celle-ci lui permet de vivre à Bruxelles et de subvenir aux besoins de ses deux enfants, qui ne travaillent que sporadiquement. Margit, tailleur de formation, est employée. Toutefois, malade depuis 1936, elle ne travaille guère :

¹ Sauf mention contraire, on a consulté, pour la rédaction de ce paragraphe et des suivants, les dossiers de membres de la famille Békeffi conservés à l'Office des Étrangers (OÉ).

l'Assistance publique prend en charge ses soins médicaux. Quant à Péter, ses professions indiquées dans les documents belges varient de « sans profession » à « fonctionnaire » et « ingénieur », puis « mécanicien dentiste chez Lampel J. Place Rouppe 21 ». La famille Békeffi change souvent de demeure, situations financière et légale obligent, surtout depuis que György les a rejoints le 12 septembre 1931. Georges, comme il se fait appeler depuis son séjour à Paris, a épousé Hermine Rubin le 30 avril 1928 à Budapest. Si une fiche du *Sicherheitsdienst* nous informe qu'il s'est remarié avec une certaine Régine Katz, c'est seul qu'il arrive à Bruxelles.

La famille Békeffi vit donc durant quatorze ans en Belgique. Leur vie administrative, notamment celle de Georges, est rythmée par la longue litanie des avis d'expulsion, des demandes d'asile ou de titres de séjour, provisoires ou définitifs. Sans jamais être expulsé, en dépit des menaces (le 29 décembre 1931, par exemple, il « a été avisé qu'il devait quitter le royaume dans les deux jours »), il ne parvient jamais à obtenir l'autorisation définitive de séjourner sur le territoire, malgré les requêtes (le 12 février 1932 : « Monsieur le Ministre de la Justice, j'ai l'honneur de solliciter votre bienveillance pour bien vouloir m'accorder le séjour définitif... »). Bien qu'il n'attire pas spécialement l'attention, de nombreux rapports de police sont rédigés, rendant compte de ses activités, de son mode de vie. Ainsi, on apprend qu'il fut un temps trésorier d'un Club Einstein, « dont les tendances paraissaient devoir être communistes », et où son frère Péter officiait, paraît-il, comme secrétaire². Les rapports d'information de la Gendarmerie nationale sont certainement les plus intéressants, en ce qu'il nous renseignent aussi bien sur la vie de Békeffi que sur la perception que les autorités pouvaient avoir d'un personnage dans son genre – un immigré se voulant artiste : « Békeffi Georges [...] n'a d'autre moyen d'existence que le produit de la vente de ses tableaux. Son frère Pierre travaille comme mécanicien dentiste [...]. Toutefois les deux intéressés sont connus comme n'aimant pas le travail, ils vivaient au crochet de leur mère, ils reçoivent beaucoup la visite d'étrangers chez eux. Leur vie paraît mystérieuse, ils partent très souvent ensemble le soir vers 22 ou 23 heures pour ne rentrer le matin que vers 4 ou 5 heures, il n'a pas été possible de savoir où ils se rendaient, et de connaître leurs sentiments. »³

² OÉ, Dossier György Békeffi, « Rapport et avis de l'autorité communale », 5 juillet 1934.

³ OÉ, Dossier György Békeffi, « Rapport de la Gendarmerie nationale », 26 mai 1932.

Selon ces documents émanant des réseaux habituels de surveillance, c'est bien la seule particularité de cet inconnu : sa vocation esthétique. C'est en essayant d'interroger de plus près ce point que je voudrais tenter de compléter par quelques nouveaux fragments l'image de sa vie léguée par l'administration belge. Comme on le devine peut-être, l'immigration, plutôt que de faciliter cette vocation, la contrariera.

« Étudier l'art belgeque [*sic*] et flamande ancienne et moderne visiter des parents, et repos. exposition » : dans le bulletin de renseignements pour l'obtention d'un visa de passeport, c'est ainsi que Békeffi justifie son voyage en Belgique. Le dernier mot, « exposition », apparaît en gras, souligné. Car Békeffi se présente toujours comme un artiste, peintre et graphiste. Auprès du ministre de la Justice, il se permet de rappeler dans une lettre sollicitant le séjour définitif qu'il est « artiste peintre jouissant d'une certaine renommée [*sic*] internationale ayant exposé [*sic*] en différents pays, entre autre [*sic*] à Paris à la Société Nationale des Beaux-Arts (Grand Palais) »⁴. À nouveau, il mentionne son intention de monter une exposition à Bruxelles, apparemment déjà en cours d'élaboration à ce moment. La mention d'expositions passées et futures revient dans chacun de ces documents, argument récurrent pour rester sur le territoire.

Plus pragmatiquement, afin d'encourager l'obtention d'un droit de séjour prolongé, voire définitif, Békeffi s'inscrit à l'Institut des Hautes Études publicitaires, 11 rue de Stassart à Ixelles (Bruxelles), pour des cours de vente et de publicité, du 23 septembre 1932 au 15 juillet 1934. Il suit également des cours d'imitation de bois et marbres pendant l'année académique 1932-1933 à l'Institut des Arts et Métiers de la Ville de Bruxelles. Il n'est pas difficile d'imaginer que son arrivée en Belgique fut pour Békeffi synonyme de déception. Les perspectives professionnelles – et notamment les possibilités d'exposition – étaient bien plus réduites que dans son pays d'origine. En Hongrie, sans être en passe de devenir célèbre, il a pu s'immiscer dans certains cénacles de tendances avant-gardistes. Il fait partie du cercle intellectuel et artistique *Szegedi Fiatalok Művész Kollégiuma* (Collège artistique des Jeunes de Szeged) et s'implique particulièrement dans la réalisation de projets théâtraux. Il collabore avec un des fondateurs du Collège, Károly Berczeli Anzelm (un poète et dramaturge né à Szeged en 1904 et mort à Budapest en 1982) en réalisant le dé-

⁴ OÉ, Dossier György Békeffi, lettre du 12.2.1932, au ministère de la Justice, signée G. Bekeffi.

cor pour la mise en scène de sa tragédie, la bien nommée « Comédie divine », dont quelques croquis et plans subsistent aux archives de la Bibliothèque nationale Széchényi de Hongrie (*Országai Széchényi Könyvtár*). Békeffi a également illustré la tragédie « Samson et Dalila. Le drame de la nouvelle époque héroïque », cinquième et dernier volume des œuvres dramatiques complètes de Berczeli en 1935. Le dessin de couverture reproduit ci-dessous, d'inspiration clairement expressionniste, paraît en prise avec son époque, comme en témoigne le sous-titre de la pièce, et ne semble pas dédaigner un certain contenu social.

Dans une revue culturelle progressiste très influente, *Nyugat* (L'Ouest) – un nom qui en dit long –, Békeffi est évoqué dans la critique d'une exposition collective au Musée Ernst (Budapest), en 1928 : « Nous rencontrons pour la première fois le nom de György Békeffi. Un graphiste de talent, il a un œil pour les motifs paysagers intéressants. Un jeune homme. Sur lui, juste ceci : nous allons voir. »⁵ Faut-il insister sur l'ironie amère de cette mention ? Car la disparition prématurée de Békeffi ne lui permit pas de se rappeler au bon souvenir de cette revue. En revanche, on sait que deux de ses aquarelles (« Bosquet. Le château fort de Vajdahunyad » et « Tabán », représentant un quartier de Budapest) furent vendues en 1945, un an après sa mort, lors des enchères de la Banque de la Poste à Budapest. Si, comme le suggérait *Nyugat*, Békeffi semble effectivement intéressé par les paysages – ici urbains –, on peut surtout voir ce qu'il est devenu : les œuvres s'échangent 400 forints pièce, c'est-à-dire pas grand-chose.

Une fois qu'il est arrivé en Belgique, les traces de l'œuvre de Békeffi se perdent presque entièrement. À s'en tenir à cela, on a le sentiment que l'artiste n'a pas vraiment pu continuer à travailler en exil. Cependant, un article conservé aux Archives d'Arts contemporains de Belgique (Fonds Sosset) nous donne quelques renseignements supplémentaires – les derniers. À la fin des années 30, le critique Paul Leclercq de Sainte-Haie consacre un portrait à ce « peintre hongrois [...] dont les compositions à la fois grandioses et étranges surprennent par la manière qu'on ne peut rattacher à aucune école contemporaine et émerveille par la profondeur de

⁵ A. Elek, « Berény Róbert és mások », dans *Nyugat*, 1928, n. 24 (notre traduction). Cet article est disponible en ligne, cf. <http://mek.niif.hu/01800/01819/html/dokumentum.htm>.

l'esprit qui s'en dégage et par le mysticisme qui les baigne »⁶. Au vu de ce que nous pouvons reconstruire de l'œuvre de Békeffi aujourd'hui, ces énoncés peuvent déconcerter. C'est que Leclercq de Sainte-Haie se réfère pour sa critique à une composition d'envergure assez singulière : les fresques bibliques que Békeffi réalisa dans le couvent des Sœurs hospitalières de Saint-Augustin à Tessenderlo (province de Limbourg). Lors de l'explosion de l'usine des « Produits chimiques de Tessenderlo » le 29 avril 1942, ces peintures furent détruites avec le couvent.

Comme on le voit, autant les renseignements administratifs sur la vie de Békeffi abondent, quoique, bien sûr, ils s'avèrent répétitifs, les informations sur son œuvre sont extrêmement fragmentaires : tout se passe comme si celle-ci n'avait laissé aucune trace, et on ne peut que se désoler du hasard qui a détruit la seule grande œuvre belge de l'artiste. De cette dernière, il est impossible de dire grand-chose, sinon peut-être qu'un double paradoxe semble s'y dessiner. Car ces fresques s'inscrivent dans la tradition picturale religieuse chrétienne alors que l'artiste est d'origine juive, tandis que le modernisme de Békeffi semble laisser ici la place à une esthétique plus conventionnelle. On ne peut que se fier au commentaire de Leclercq de Sainte-Haie, comparant l'œuvre aux « fresques qui précédèrent la renaissance italienne, encore qu'il y ait en elle à la fois plus de primitivisme dans l'esprit qui présida dans la réalisation de ses œuvres et un certain modernisme dans le dessin, dans les volumes et dans les oppositions de lumière et de tons. »

Il n'est actuellement pas possible de reconstituer davantage la vie de Békeffi et moins encore son œuvre. En l'absence d'une gloire artistique qui ne serait peut-être jamais venue, c'est donc essentiellement ses rapports avec l'administration belge qui nous signalent l'existence d'une vie que l'on serait tenté de dire, selon l'expression de Pierre Michon, « minuscule »⁷. Pour sa part, Michel Foucault pouvait évoquer, en 1977, dans un article intitulé « La vie des hommes infâmes », le projet d'écrire « en quelques pages [...] aussi brèves que possibles », des vies « à la fois obscures et infortunées » qui sans doute auraient dû à jamais rester dans l'ombre mais qui sont pourtant, pour une raison hasardeuse, parvenues jusqu'à nous : parce que « le pouvoir [...] a guetté ces vies [...] a porté, ne

⁶ P. Leclercq de Sainte-Haie, « György Bekeffi » – la date de rédaction et le nom du journal où cet article fut publié ne sont nulle part mentionnés.

⁷ Cf. P. Michon, *Vies minuscules*, Paris, 1996.

serait-ce qu'un instant, attention à leur plainte et à leur petit vacarme et [...] les a marquées d'un coup de griffe »⁸.

Or il était bien question, dans les déboires administratifs de Békeffi, de faire entendre un « petit vacarme ». Mais il est aussi vrai que la dernière information relative à cette existence s'apparente quant à elle à un véritable « coup de griffe ». L'ultime mention d'une vie qui se voulait vouée à l'art revêtera, une fois encore, la triste concision des rapports administratifs. Le 19 avril 1944, trois mois après la date du dernier dessin conservé, Békeffi est déporté du camp de rassemblement de Malines avec son frère Péter vers Bergen-Belsen⁹. Dans le convoi Z, ils sont quatorze Juifs hongrois. Quatre d'entre eux survivront. De Békeffi, on sait simplement qu'il portait le numéro cinq. Ces faits n'appellent aucune théorie, plutôt l'obligation que quelque part soient inscrits de tels noms et numéros, évidemment obscurs, comme tant d'autres.

⁸ M. Foucault, « La vie des hommes infâmes », dans *Dits et écrits*, t. 2, Paris, 2001, pp. 239-241. Le mot infâme doit ici s'entendre selon l'étymologie, du latin *infamis*, sans réputation.

⁹ Service public fédéral (SPF) Sécurité Sociale, Service des Victimes de la Guerre, fiches du *Sicherheitsdienst*.

Portrait réalisé par Békeffi à Malines en 1944

György Békeffi (1901-1944) © OE

« La multiplication des pains » : fresque dans le couvent
des Sœurs hospitalières de Saint-Augustin à Tessenderlo

Signé : Békeffi Gy. 1938, Bruxelles.

BERCZELI A. KÁROLY

SÁMSON ÉS DELILA

Az új hőskor drámája

PROMETHEUS-KIADÁS SZEGED

Illustration pour le drame « Samson et Dalila »